

Cette année, les deux rubriques : Femmes de Burdignes et Paysans de Burdignes seront croisées pour vous présenter une nouvelle agricultrice, éleveuse de chèvres angora, bien connue dans le Village : **Mélanie Bribi** qui réside et travaille à l'Hermutz, un des hameaux sur le versant sud du Pilat.

Comme toujours, nous entrerons dans l'entretien avec elle par le travail, par les formations et apprentissages nombreux qu'elle a dû faire pour que se réalise ce projet professionnel qui a mis du temps à mûrir et qui lui tient à cœur.

Burdignes (la mairie, mais aussi de nombreux habitants impliqués) a su accueillir Mélanie et son projet d'installation. N'ayons pas peur de gros mots : il s'agit bien là de solidarité sans laquelle le ciment social d'un village ne tient pas.

Michèle Dupré



Mélanie Bribi, éleveuse de chèvres angora à L'Hermutz

La maturation du projet professionnel

Mélanie avait une vague idée de son projet professionnel. Elle voulait travailler avec des animaux et éventuellement faire des activités pédagogiques en direction des enfants. Très attirée par ailleurs par la matière laine qu'elle a toujours tricotée, elle se dit qu'elle pourrait élever des animaux produisant de la laine. Une rencontre va la faire avancer dans son projet : « j'ai rencontré des éleveurs de brebis, qui produisaient une belle laine et qui cherchaient quelqu'un pour faire des ateliers. Et là je me suis dit, mais l'élevage, en fait, j'adore ça. Mais les brebis, pas trop, quoi. [...] Et j'ai eu le déclic quand j'ai découvert la Chèvre-angora. » via des recherches sur cet animal particulier dont elle est « tombée complètement amoureuse » Elle a alors demandé un stage à Pôle Emploi « Et je suis partie dans le Gard pour un stage d'immersion professionnelle dans une ferme, le mohair de la Pastourelle, chez Céline Brochier. » Ce fut un vrai déclic : « Je me suis rendue compte que c'était vraiment ce que j'avais envie de faire, parce que j'ai découvert et l'élevage, et la matière. » Céline tricote et confectionne des pulls. « Quand je suis rentrée dans sa boutique, ça flamboyait de couleurs de partout. » La décision est prise : ce sera sa profession. « Parce qu'il n'était pas question de faire un élevage amateur, j'avais envie de faire quelque chose de sérieux, de professionnel, j'avais envie d'en vivre, pas juste de faire ça pour le plaisir. » Et donc elle pense formation et diplôme. « Donc, j'ai



cherché comment me professionnaliser et j'ai trouvé un diplôme, le BPREA (Brevet Professionnel de Responsable d'Exploitation Agricole) et une formation à distance à Poitiers, à l'École supérieure d'agriculture (ESA). J'allais, tous les un mois et demi, passer une semaine de regroupement là-bas. » Pour que Mélanie puisse suivre sa formation, une aide par rotation s'organise dans la famille : son mari, la maman de Mélanie, etc...

Son projet professionnel est abouti, elle a un diplôme en poches, les enfants ont grandi, même la petite dernière, il convient maintenant de chercher à s'installer.

L'installation à Burdignes

« Nous, ce qu'on voulait, c'était [...] au moins 5 hectares. On était prêts à faire plein de choses, mais on voulait pouvoir habiter sur place et au moins pouvoir sortir les chèvres un minimum. Sinon, il aurait fallu à ce moment-là que j'achète du fourrage à l'extérieur. Or, je ne voulais pas faire un élevage hors sol. On a vraiment cherché, cherché, cherché. Et pas seulement en Ardèche. » Elle fait une première tentative, non loin de Burdignes, dans un village où il ne restait qu'une exploitation agricole. Mais le maire n'a pas soutenu son

projet : « *Non, les chèvres en Ardèche, c'est surfait. Moi, je ne crois pas en votre projet.* »
« Là, ce fut un coup dur parce que je m'étais quand même projetée sur cette possibilité d'installation. »

Elle se rend compte alors que dans le monde agricole comme ailleurs, sans informations informelles, toutes les annonces lui passent sous le nez : « Et je voyais bien qu'à chaque fois, j'arrivais toujours trop tard pour les annonces sur Leboncoin, sur la SAFER. » Une opportunité s'ouvre via un contact avec une amie qui cherchait une ferme pour installer un élevage de chèvres laitières. Par son réseau, elle apprend qu'une ferme est à vendre à L'Hermutz. « Et ça ne lui convenait pas parce que pour des chèvres laitières, ce n'est pas possible ici puisqu'il n'y a pas l'eau de la ville. Elle m'a appelée dans la foulée en me disant : *c'est pour toi, vas-y, fonce.* »

Elle a donc acheté « une habitation qui était dans son jus, mais habitable, avec des possibilités d'agrandissement et de transformation, le bâtiment d'élevage et 34 ha de terre, sachant qu'il n'y en a que 13 qui correspondent à des terres où je fais pâturer mes animaux. Le reste, c'est du bois, de la lande, des pentes, des rochers, des cailloux. »

La voilà donc avec une ferme dans laquelle elle va pouvoir développer son projet. Elle est tout de suite ébahie par l'accueil qui lui est réservé : « quand on est arrivés ici, c'était tout l'inverse [de l'expérience précédente]. On a eu le soutien du maire, Vincent Thomas (maire de 2014 à 2020). Les voisins d'en face, les Meyer qui sont très amis avec Jean Fanget, nous ont accueillis. » A cette époque-là, Claire Meyer était conseillère municipale, en charge de la petite enfance. Et du coup, elle me dit, « *ah, mais c'est super, vous avez trois enfants. On va faire en sorte que le bus puisse venir chercher vos enfants ici.* » La route a été aménagée pour que le bus puisse se ranger en cas de croisement.

Le propriétaire de la ferme, **Jean Fanget**, avait vraiment l'objectif de vendre sa maison à un exploitant agricole. « Je ne sais pas si mon projet lui a plu, mais en tout cas, c'était important pour lui que ça reste une ferme. Et du coup, on fait plus ou moins ferme

commune au moins pour les animaux domestiques : Les poules, les lapins, les brebis, tout ça on fait ensemble. Le jardin aussi. » Par contre, il ne voulait pas vendre son tracteur : « j'ai compris après que c'est un outil important pour lui [...]. Il m'a dit, dès que tu en as besoin, je serai là avec le tracteur...en fait, ce qu'on fait maintenant : le tracteur, on l'entretient tous les deux, on partage les frais, et voilà, c'est un outil qu'on utilise pour la ferme aussi. »

Partage des tâches, mutualisation des outils, voilà une entraide qui fait chaud au cœur de Mélanie.

Les nombreux apprentissages pour se former à ce nouveau métier

Mélanie a une volonté vissée au corps de mener à bien son projet d'élevage de chèvres Angora. Elle passe donc aux actions concrètes. « J'ai acheté des chèvres en 2020. Je suis allée réserver un troupeau à Sauxillanges, à côté d'Issoire, dans une ferme de chèvres angoras Douce Laine chez Sandra Hobeniche. J'ai réservé 19 chèvres, [...] un troupeau mélangé. Pour constituer un troupeau, il fallait avoir des animaux d'âge différent, parce que chaque catégorie d'âge donne un mohair plus ou moins fin avec laquelle on fait des choses différentes. Des femelles bien sûr. Les chèvres, elles vivent en famille de mère, fille, grand-mère, etc. Et les mâles vivent en groupe à côté. Ils se retrouvent pour les chaleurs. Et puis, j'ai acheté des boucs castrés. Donc, j'avais un troupeau, moitié-moitié mâles-femelles. Boucs castrés et femelles. Et après, il y a eu le confinement. »

Coup dur, mais dont Mélanie sait tirer profit : « Il s'est trouvé qu'à ce moment-là, on avait un couple d'amis qui était chez nous [...]. Du coup, on a fait tous les travaux d'aménagement de la chèvrerie à ce moment-là. Donc, il a fallu d'abord vider complètement le bâtiment, tout nettoyer et faire l'aménagement : des cornadis en bois, des cloisons internes, pour scinder le troupeau. Il nous a fallu installer des abreuvoirs. »



Les chèvres arrivent en octobre 2020.

« Je crois que je les ai emmenées dans les pâturages rapidement. À cette époque-là, je n'avais clôturé qu'une seule parcelle. Donc, je les ai beaucoup gardées. J'ai fait la bergère pendant un moment. »

Commencent alors les tâches liées à l'alimentation, mais aussi aux traitements sanitaires. « Les chèvres sont très sensibles au parasitisme. Donc, du coup, il faut très bien gérer le pâturage. Il faut qu'elles changent de parc très souvent [...] mon idée, c'est à l'époque de gérer au mieux le pâturage, de faire des coproscopies, et de travailler en partenariat avec les véto du secteur. [...] Je ne suis pas encore très alerte. Souvent, je ne réagis pas assez vite. Mais bon, la première année, j'ai quand même des animaux en bonne santé. »

Mélanie va devoir cependant réviser « ses idées un peu utopiques d'un élevage où les animaux se suffisent de l'herbe qu'on leur donne et qu'ils ont tout ce qu'il leur faut dehors » Elle commence à comprendre que ces animaux travaillent et produisent : « Les animaux que j'ai, ce ne sont pas des animaux sauvages, ce sont des animaux d'élevage qui ont été quand même, domestiqués, modifiés par l'homme année après année, au fil de la sélection, et que ce sont des animaux, à qui on demande beaucoup de production de laine, et qu'ils ont vraiment des besoins de producteurs. Donc, il va falloir que je complète en oligo-éléments, en minéraux, en céréales, en protéines. Parce qu'en fait, le foin, ça ne suffit pas. Cà je vais l'apprendre un peu à mes dépens. Mes premières naissances, ça se passe très bien, mais j'ai des animaux qui ne sont pas très gros, un peu chétifs. » De tout cela, elle tire des leçons : « ça fait deux ans que je gère beaucoup mieux l'alimentation, le sanitaire et la reproduction. »

Mélanie a à présent 36 chèvres. C'est sa 4ème année de reproduction : « L'avantage en chèvre angora, c'est qu'on ne fait pas reproduire tout le troupeau de femelles, on ne fait reproduire que les animaux dont on a besoin. Cinq, six chevreaux en mars, ça suffit pour tenir un troupeau d'une quarantaine de chèvres. » Mais il faut gérer la reproduction et donc le ou les boucs : « Le bouc, c'est sa dernière année de repro. C'est mon deuxième bouc. Après, il va falloir que je le remplace pour renouveler la génétique. C'est la première année aussi où je garde des boucs pour les revendre comme reproducteurs. »

Mais alors comment se compose le troupeau ? Sa composition change suivant les périodes de l'année : « En automne, c'est une période où il y a trois lots dans le troupeau. Il y a le lot reproduction, les femelles choisies sont mises avec le bouc reproducteur. Il y a le lot des jeunes boucs entiers, et tout le reste : boucs castrés, femelles qui ne sont pas à la repro, les jeunes de l'année d'avant. Voilà, ça fait trois troupeaux. »

Un des apprentissages importants de Mélanie est la mise en pâturage et la tonte : « En janvier, elles sont toutes au bâtiment parce que c'est l'hiver. Toutes sont tondues en janvier et en juillet. En février-mars, il y a les naissances. Et à partir du mois de mars, on va commencer à faire sortir tous les animaux qui n'ont pas mis bas. On va juste garder à l'intérieur les mères et les petits jusqu'à fin mars. En avril, mai, on va sortir les bêtes au pré, la journée seulement et rentrer la nuit tout le monde. Sachant que les femelles et les petits, on les met à part dans les parcelles qui sont juste devant la chèvrerie. Donc, ça permet de faire un apprentissage à la clôture pour tous les petits, et tout le reste du troupeau va aller plus loin.

À partir du mois de juin, ils vont rester jour et nuit au pâturage au moins deux mois. Cette année, fin juillet, il n'y avait plus du tout d'herbe à manger parce que c'était très sec. Donc, quand il n'y a plus rien à manger dehors, tout le monde rentre au bâtiment. On laisse les terrains se reposer et on espère qu'il pleuve pour que ça repousse. Elles ressortent début octobre, jusque fin décembre, si c'est possible,

mais là, en trois lots. » Il faut alors veiller à l'humidité pour ne pas endommager la laine.

L'entretien se recentre alors sur le travail de Mélanie en fonction des diverses tâches à accomplir pour faire vivre la ferme : « Mon travail au bâtiment, c'est alimentation matin et soir. Donc, ça prend à peu près 3 quarts d'heure le matin, 3 quarts d'heure le soir. S'il gèle, eh bien, il faut aller mettre de l'eau chaude dans les abreuvoirs. La gestion de l'eau peut être critique en hiver.

Et puis, en décembre, janvier, février, il va falloir que je trie mon mohair. Parce que le mohair, une fois qu'il a été tondue, il est tout cracra. Il faut nettoyer chaque toison individuellement [...]. Ça veut dire enlever les impuretés végétales, les parties souillées. Il faut aussi secouer beaucoup pour enlever tout ce qu'on appelle les fausses coupes là où le tondeur est passé 2 fois. Ensuite, sur une toison, il va falloir séparer les parties de la toison en fonction de la finesse de la fibre. Tous les poils de mohair n'ont pas la même finesse. Sur le dos, souvent, il y a ce qu'on appelle du poil jarreux, poil très dru, très épais qu'on va mettre de côté pour la fabrication des chaussons, par exemple. Les poils des flancs, la partie la plus fine, vont être mis de côté pour tout ce qui est fils à tricoter et chaussettes. Et les poils de la gorge et du ventre, qui sont un peu épais, on va les mettre de côté pour tout ce qui est couverture. » Ce tri s'acquiert via une formation obligatoire à la SICA Mohair pour que tous les éleveurs trient de la même manière.

Après, il y a les naissances qui sont plus ou moins groupées en février et mars. « Comme c'est un élevage qui se fait sous la mère, mon objectif essentiel, c'est que chaque mère allaite son petit. Pour ça, il faut être patient. Toutes les primipares, il faut vraiment les accompagner. Il y en a qui ne comprennent pas du tout ce qui leur arrive. Donc là, il faut les isoler dans un box avec leur petit. [...] Moi, quand ça arrive, je vais toutes les deux heures faire téter le petit. En général, au bout de trois jours maximum, elles prennent leur petit. Mais ça m'est déjà arrivé pour une de venir toutes les deux heures pendant 13 jours. Je n'ai pas lâché l'affaire. »

L'entretien des pâturages est une autre dimension de son travail : « En hivers il faut faire le tour des clôtures, changer les piquets. Il faut que je les change de parc. Donc là, il y a un gros boulot, le matin ou le soir. »

Un des apprentissages importants que fait Mélanie est lié à la maladie. « J'ai perdu des chèvres l'année dernière après les inondations en octobre, la chèvrerie était inondée dans un coin, les chèvres étaient dans un milieu très humide. A une période où à l'extérieur c'était détrempé, je ne pouvais pas les sortir, et du coup j'ai eu des affections pulmonaires aiguës. Et j'en ai perdu quatre la même semaine, de manière fulgurante. C'était affreux. Donc je me suis beaucoup remise en question. Parce que je n'ai perdu que des jeunes. Derrière ça avec les véto, on a vraiment tout remis à plat, et on a effectivement décelé un manquement dans mon roulement. Je ne complémenais pas suffisamment en minéraux l'été quand elles étaient au pré jour et nuit. J'avais pas réalisé que c'était une période qui était encore une période de croissance pour les jeunes animaux, et du coup de constitution aussi des défenses naturelles. »



Au travail avec les animaux vient s'ajouter le travail de la matière, on a vu le tri, il faut encore aborder le tricotage. « J'ai calculé qu'il fallait que je tricote toute l'année, au moins deux jours complets par semaine. Donc, suivant le travail que j'ai à faire à la ferme, je vais étaler mes seize heures sur plusieurs jours ou sur deux jours. Je transforme à peu près la moitié de la production de mon mohair. Tout ce qui est tricoté en vêtements dans ma boutique, c'est par mes soins.

Progressivement, c'est la partie de confection qui prend de plus en plus de place. C'est la valorisation du produit, jusqu'au bout. Du coup, pour ça, je me suis équipée en machines à tricoter. Ce sont des métiers à

tricoter manuels, mécaniques datant des années 70 [...]. J'ai trois machines, enfin, deux machines qui tournent et une de secours. Quand je suis rentrée à la SICA Mohair, j'ai fait trois jours de perfectionnement avec une professionnelle du tricot machine Mohair. »

Et à tout ce travail de gestion du troupeau, des prairies, de la matière, vient s'ajouter la vente : « La commercialisation se fait de deux manières essentiellement. À **La Boutique** de Bourg-Argental, créée à 12 en mars 2022 (pour prendre la suite de Françoise Vallat.MD) et dans laquelle on fait des permanences à tour de rôle à hauteur de deux jours par mois. Ces deux jours-là, je me lève plus tôt pour nourrir les chèvres et elles attendent le soir que je rentre. C'est l'avantage d'un élevage de chèvres-angora par rapport à un élevage de chèvres laitières, il y a un peu plus de souplesse, car il n'y a pas de traite. Je mets un peu plus de nourriture le matin et elles ont de quoi grignoter et patienter. Le deuxième volet de commercialisation, c'est les foires, marchés, salons. »

Nous allons à présent passer aux différents réseaux que Mélanie juge indispensables pour mener à bien son activité.

Les réseaux auxquels Mélanie tient à participer pour exercer pleinement son métier.

Mélanie parle alors de la **SICA Mohair** dont elle est membre. « La SICA est gérée par les éleveurs. Et comme dans une association, il y a des commissions. Et parmi elles, la commission couleur, dont je fais partie aujourd'hui, constituée de cinq personnes, qui vont se réunir trois jours dans l'année pour travailler les tendances et décider d'une gamme de coloris pour l'année (environ une dizaine de couleurs). A cette base annuelle, on rajoute dix couleurs printemps, dix couleurs automne. Ça fait à peu près trente coloris dans lesquels les éleveurs vont choisir pour transformer leur mohair. Parce qu'en fait, le mohair va tout le temps rester la propriété de chaque éleveur. Par exemple, le lot est identifié. J'apporte 50 kilos en mars. Il va être mélangé avec le mohair des autres. Parce

qu'on ne peut pas faire des lots séparés. Tout va être lavé ensemble. En retour, je vais avoir 50 kilos et je vais dire, je vais transformer 25 kilos en fils. Dans ces 25 kilos en fils, je décide : vous allez me faire un kilo de bleu, un kilo de jaune, un kilo de vert, un kilo de blanc, etc... pour les autres 25 kilos, vous allez me faire 5 kilos de chaussettes, 5 kilos de gants, 5 kilos de chaussons. Je simplifie, mais c'est à peu près ça. Et chaque éleveur va payer Le façonnage, en fonction de ce qu'il a choisi. Evidemment, s'il ne choisit que du fil, il va avoir un coût de transformation beaucoup moins élevé que s'il ne choisissait que des pull-overs. Mais moi, je n'ai aucun intérêt à revendre des pull-overs déjà tricotés.

Et puis, il y a les modèles. D'une part, je feuillette beaucoup dans les réseaux, pour me rendre compte des tendances. D'autre part, j'ai des modèles de base, qui me servent pour savoir combien on met de mailles, combien on met de rangs, etc. Et puis, je les fais évoluer en fonction de ce que j'ai en tête. Je fais du patronage design textile. Je fais un premier prototype sur papier. Je calcule toutes les dimensions, les nombres de mailles, les nombres de rangs, quel col je fais, etc. Ensuite, je reprends le prototype, l'adapte et j'obtiens un produit fini. Après, je fais des essayages, et parfois d'autres modifications. Mais en général, en 2 jets, c'est bon. Et après, suivant les modèles, j'essaie de travailler en gamme, cad de le proposer dans plusieurs coloris et plusieurs tailles.



Depuis cette année, j'ai adhéré à une association, La **Toison d'Art¹**, association d'artisans de la laine qui organise des marchés laine et soie tout l'été. Comme une tournée, si vous voulez. Pendant toute une semaine, ils vont faire tous les jours un marché différent dans le Cantal, par exemple. J'ai commencé

¹ <https://latoisondart.weebly.com/lassociation.html>

cette année, avec les marchés de la Lozère et de la Drôme. Et c'était très bien. J'ai très bien vendu, beaucoup aimé le contact avec les autres artisans, [...] on a l'impression d'être un peu avec des collègues de boulot. On peut parler technique. On se file des tuyaux. Et les marchés de la Toison d'Art sont attendus. Il y a une vraie clientèle qui vient vraiment pour la laine. Pour y entrer, il faut être producteur et avoir au moins une action directe sur la matière qu'on vend : soit la produire, soit la transformer, soit la teindre, soit peindre la soie. Et il y a une sélection au niveau des prix pratiqués. Il faut proposer de la qualité sans casser les prix. J'ai fait à chaque fois deux, trois marchés d'affilée. [...] C'est quand même toute une intendance. Et ici, il faut que j'aie quelqu'un qui gère le troupeau en mon absence. En juillet, c'était facile parce qu'elles étaient au pré jour et nuit. Jean les avait à l'œil. Mais en août, elles étaient au bâtiment. Et, Jean a accepté de donner le foin et l'eau.

Depuis ce mois-ci, je suis officiellement en bio, sachant que je suis en bio Pour être en accord avec mes valeurs, puisque ça ne me rapporte rien, étant donné que je n'ai pas droit par exemple au crédit d'impôt puisque c'est sur le mohair brut qui devrait être compté. En fait il faudrait que je vende 40% de ma production en bio. Or mes produits ne sont pas estampillés bio puisqu'ils sont mélangés avec les autres. Je suis en bio juste par principe pour soutenir la filière qui en a bien besoin et parce que toutes mes pratiques étaient déjà en bio : alimentation et produits sanitaires.

Du côté agricole je fais partie de **Patur'en Pilat**², association d'éleveurs agriculteurs du Pilat qui travaille sur le pâturage des prairies naturelles et des végétations spontanées. Pour une éleveuse de chèvres, c'est absolument essentiel de savoir gérer les ligneux : les ronces les genets, les pousses d'arbre tout ce qui est l'alimentation essentielle pour la chèvre, parce qu'en fait une chèvre c'est pas un brouteur, c'est une cueilleuse de feuilles. Et dès lors qu'elle a le nez en l'air, tout va bien. Dès qu'on lui fait mettre le nez par terre comme un

mouton, et bien là elle va se parasiter. Pour moi Patur'en Pilat c'est à la fois des formations et une méthode : on va moins débroussailler, plus valoriser les différents étages de végétaux. Et aussi des thématiques annuelles : l'année dernière on a travaillé sur le "sylvopastoralisme", le pâturage en sous-bois. Et cette année on va travailler sur le loup parce qu'il est là, il y a eu des attaques dans le Pilat. Donc voilà ça fait un moment déjà qu'on voulait en parler, je veux participer à la discussion pour qu'il n'y ait pas qu'un seul point de vue sur le loup.

Pendant plusieurs années, j'ai été au conseil d'administration de l'**ANECA**³ association nationale des éleveurs de chèvre Angora, qui nous sert un peu de syndicat pour défendre la profession auprès des ministères, notamment pour faire en sorte qu'à la PAC on prenne en compte nos boucs castrés, qui produisent la même matière que les femelles. Par exemple mon élevage comporte 36 bêtes. Si c'était un élevage laitier, il y aurait 35 chèvres et un bouc. Mais comme la moitié de mon cheptel, ce sont des boucs, et bien je n'ai pas droit à l'aide caprine.

Je fais également partie d'une autre association **Les métiers d'art du Pilat**⁴ qui organise un marché 'L'objet qui parle' en été à Pélussin et un marché en décembre, cette année ce sera à Saint-Julien-Molin-Molette. Et du coup ça veut dire appel à candidature, sélection des candidats, gestion avec la mairie pour les salles, enfin toute l'organisation. Si je fais le compte, les associations Me prennent un jour par semaine toute l'année. »

En fait, Mélanie aime ces différentes activités : « Je pense que je suis un peu comme ces gens qui ne peuvent pas faire qu'une seule chose dans la journée ou dans la semaine. J'aime que mon métier soit très diversifié. »

Merci, Mélanie, de nous avoir expliqué tous les apprentissages nécessaires pour entrer dans la profession agricole quand on n'est pas du tout issu de ce secteur d'activité.

² **Patur'en Pilat** adhère au réseau Pâtur'Ajuste, créé en 2013 par **SCOPELA**, qui accompagne les éleveurs vers une agriculture productive et écologique, valorisant les savoir-faire locaux et réduisant l'artificialisation des surfaces.

³ <https://www.aneca-mohair.com/>

⁴ <https://www.pilat-tourisme.fr/metiers-d-art-du-pilat>